

D'JAHRESZYTE



KINDERBUCH VON ROBERT HARDMEYER

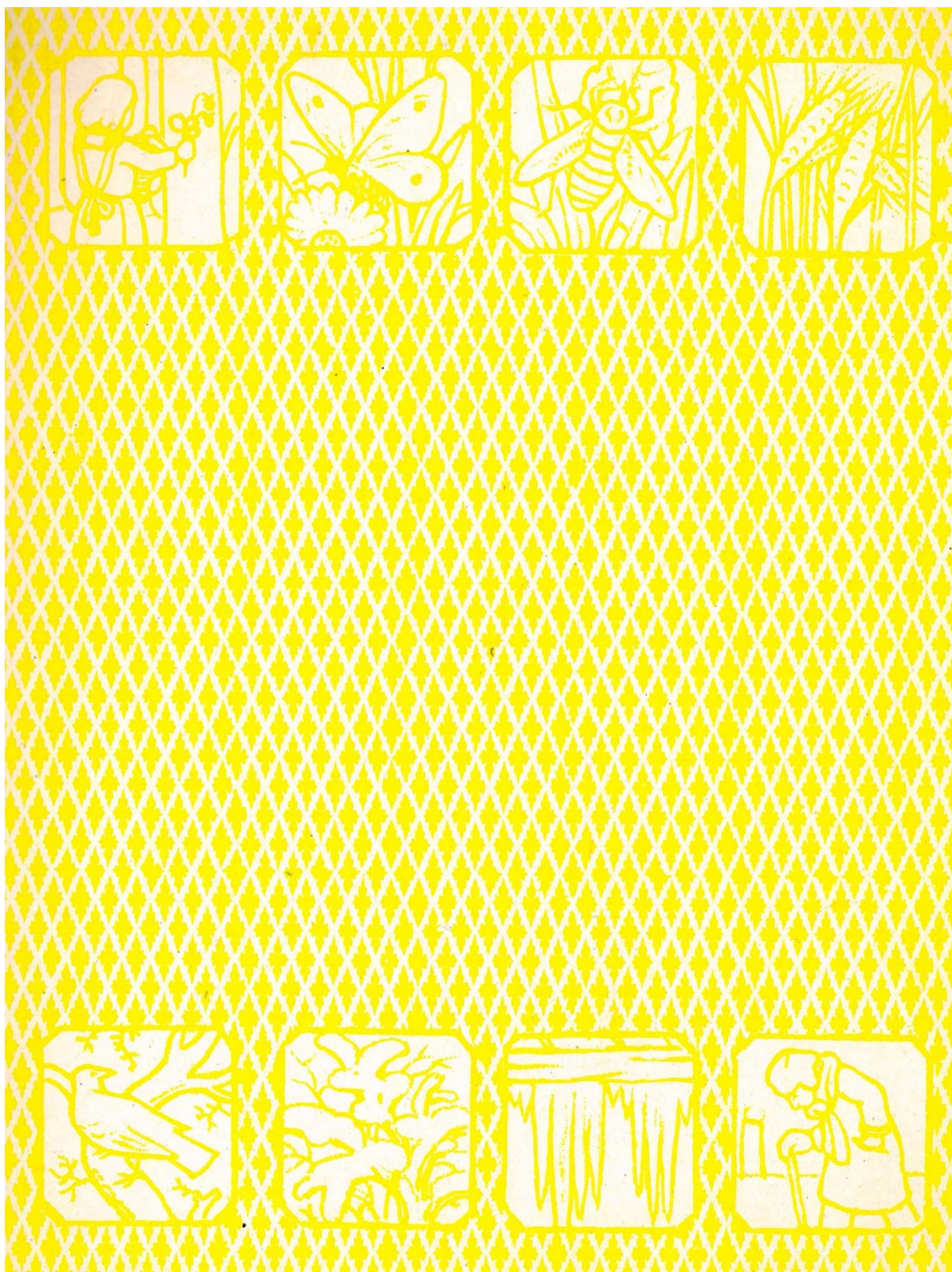
Version originale allemande. Sans date, vers 1910-1920.

LA RONDE DES SAISONS



PAR ROBERT HARDMEYER
ADAPTATION FRANÇAISE
PAR M^{me}. H. GAILLOUD

Version française, sans date.



Pages de garde.

PRÉFACE.

Par sa nature, l'enfant est essentiellement un observateur. Son coup d'oeil clair, non encore terni par les désillusions et la satiété, interroge toutes choses et transforme les menus incidents de la vie quotidienne en objets d'amusement. Le plus petit détail prend ainsi une importance capitale et imprime sur le cerveau vierge son empreinte indélébile. Tout en se jouant, le jeune âge acquiert de la sorte une somme considérable de connaissances qui, se cristallisant peu à peu, deviendront la base solide sur laquelle se greffera, plus tard, l'instruction proprement dite, réglée par les programmes et imposée par la loi.

Parmi les domaines où l'enfant se plaît à observer, il n'en est aucun, sans doute, qui offre autant de ressources que la nature. La succession des saisons, les variations des couleurs et des formes, les phénomènes météorologiques sont comme un merveilleux kaléidoscope, toujours nouveau et intéressant, où l'imagination et la mémoire peuvent glaner sans cesse.

„La Ronde des Saisons“ rencontrera donc, nous osons l'espérer, de jeunes lecteurs nombreux et sympathiques. Tandis que les petits, dès l'âge de quatre ans, sauront deviner, à travers les images, le sens et la leçon de chacune d'elles, les plus âgés, après la lecture du texte, développeront, par la réflexion personnelle, le cercle de leurs connaissances. Dans cet ouvrage, nous n'avons nullement la prétention d'épuiser tous les enseignements que peut donner la nature, notre seule ambition se borne à éveiller la curiosité scientifique, source „sine qua non“, de toute culture intellectuelle. Puisse-nous y avoir réussi!

Mme. H. Gailloud.

La
Ronde des Saisons

par ROBERT HARDMEYER

Adaptation française par
M^{me}. H. GAILLOUD

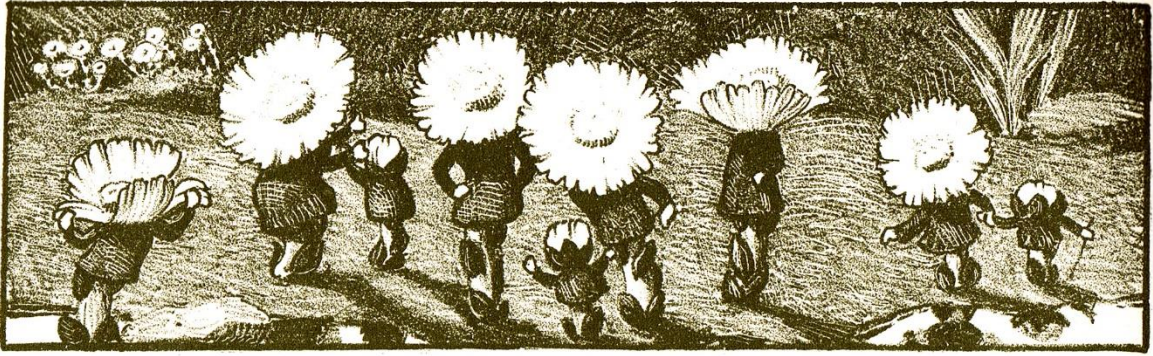


STEHLI FRÈRES, ÉDITEURS, ZURICH



Le Printemps.

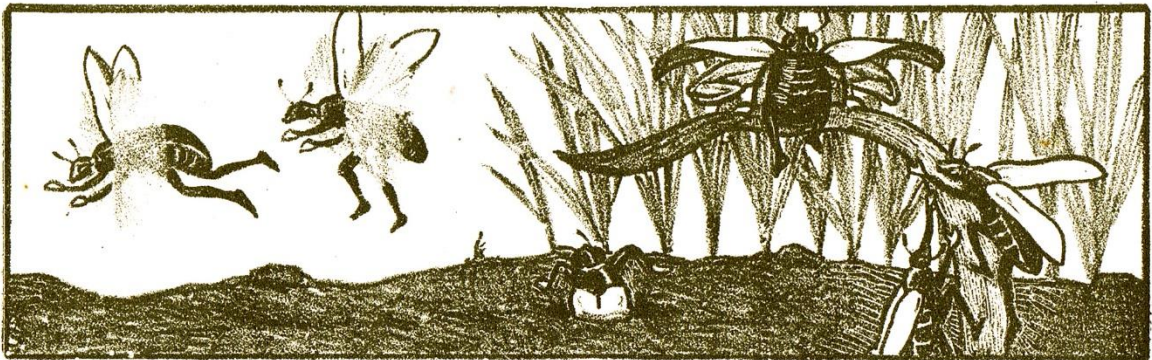
Voyez-vous le printemps venir? . . .
Déjà, les champs, à reverdir,
S'activent joyeux, d'heure en heure.
Chaque jour le soleil demeure
Plus haut, dans l'azur éclatant,
La chaleur réveille, en passant,
Ce qui dormait dans les creux sombres,
Nids d'hiver, tristes et pleins d'ombre.
Las de leurs vêtements fourrés,
Les chatons des saules dorés
Font sauter leur cuirasse frêle,
Au vert des prés, déjà se mêle
Le jaune charmant et joyeux
Des primevères aux clairs yeux.
Sur son lit de mousse et de sable
Le ruisseau babille, inlassable.

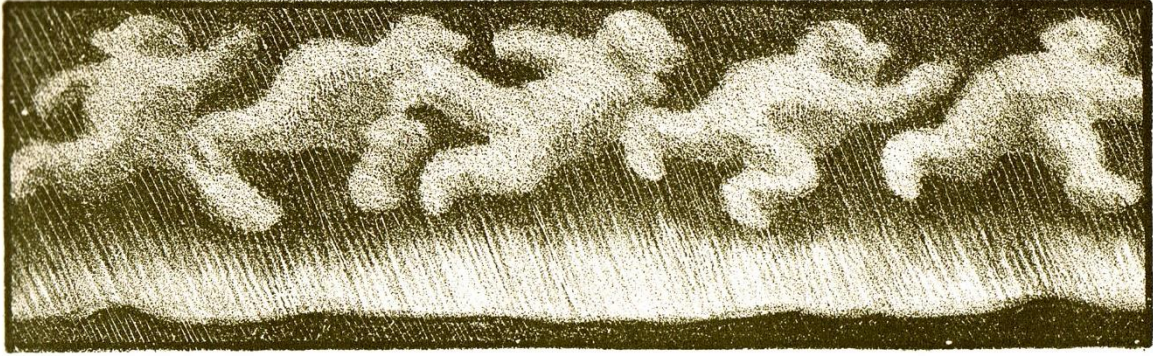


Dame Bourdon, de ci de là,
Très pesamment vole et s'en va,
Grommelant: «Ah! quelle misère!
«De mon travail je suis peu fière,
A peine si j'ai pu trouver
Du pollen frais à butiner.
Allons ailleurs, conter fleurette
A la modeste pâquerette!»

Des scarabées c'est l'éveil;
Ils viennent chercher le soleil,
Le printemps clair et la lumière,
Si longtemps ils furent sous terre! . . .
Aux brins d'herbe on les voit grimper,
Ils s'arrêtent pour respirer,
Puis ils repartent de plus belle,

Et tout à coup battent de l'aile.
Un rayon tiède et lumineux
Dans les bas-fonds va, curieux,
Tout se réjouit, quand il passe,
Même un dernier morceau de glace,
Goutte à goutte, meurt en chantant!
«Pi pa pu pap!» dit-il gaîment.





Il pleut, et de sombres nuages
Accourent, chassés par le vent,
La vitre tremble sous l'orage
Qui courbe la haie, en passant.

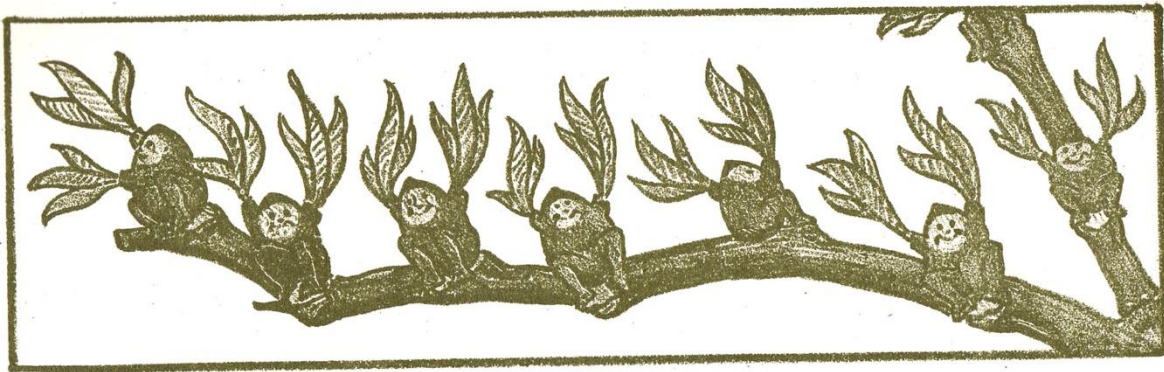
Sur le cordeau de la lessive,
Il prend du linge qui séchait
Et l'emporte, en sa course vive,
Sur le poirier, tout au sommet.

Chez le voisin, à la croisée,
Il fait danser l'un des volets,
Quand on croit sa rage apaisée,
Subitement elle renaît.

Les passants, mouillés, sur la route,
Ont leurs parapluies brisés,
Et ce gamin, là-bas, sans doute,
Pour marcher n'est point fort assez.

Sans se lasser la pluie tombe...
Et pourtant, s'il fallait sortir,
Malgré le vent, malgré la trombe,
J'irais dehors, avec plaisir!





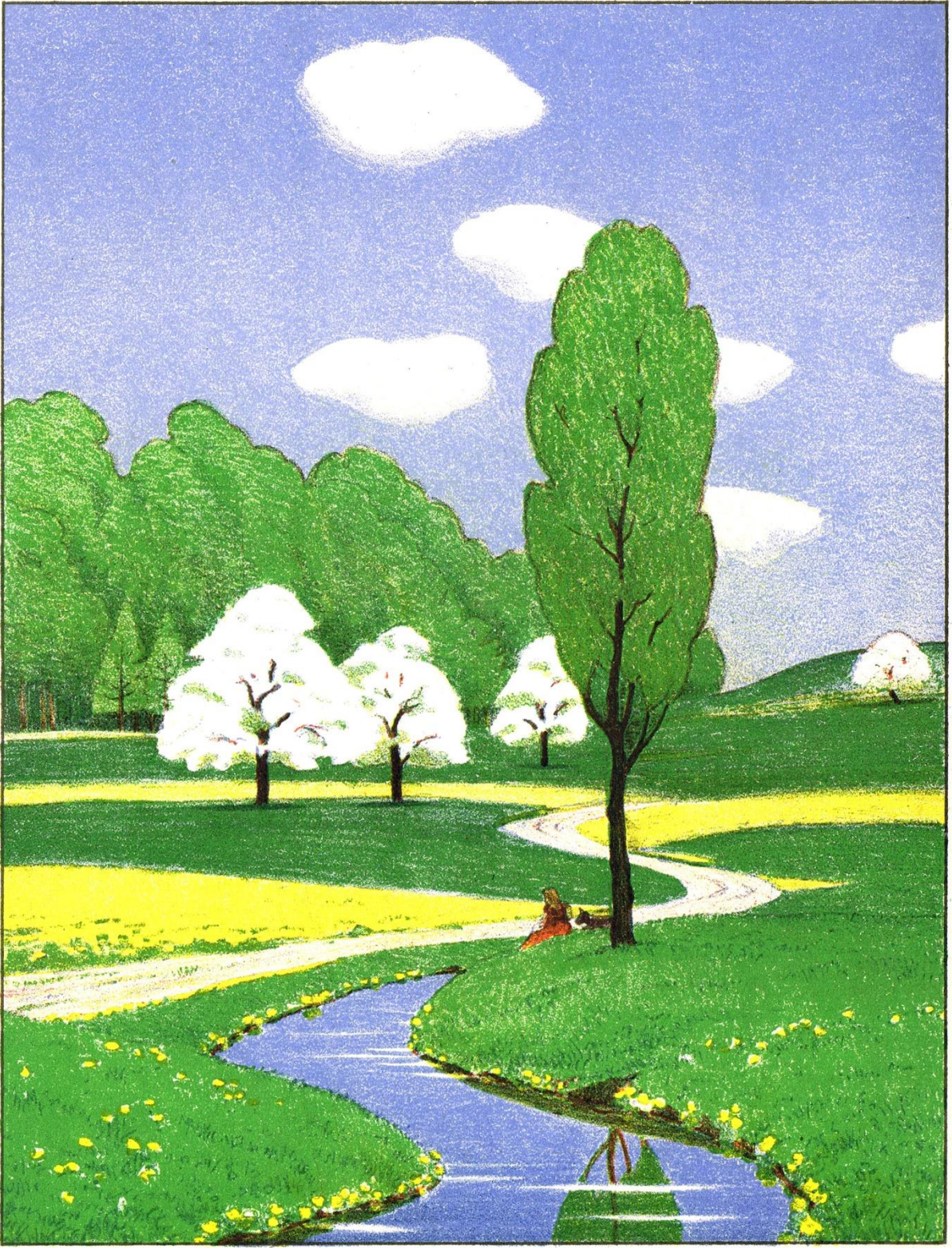
Les doigts verts des bourgeons gonflés
Font sauter leurs chauds gants de laine,
Et dans son vêtement d'été,
De fraîcheur la forêt est pleine.

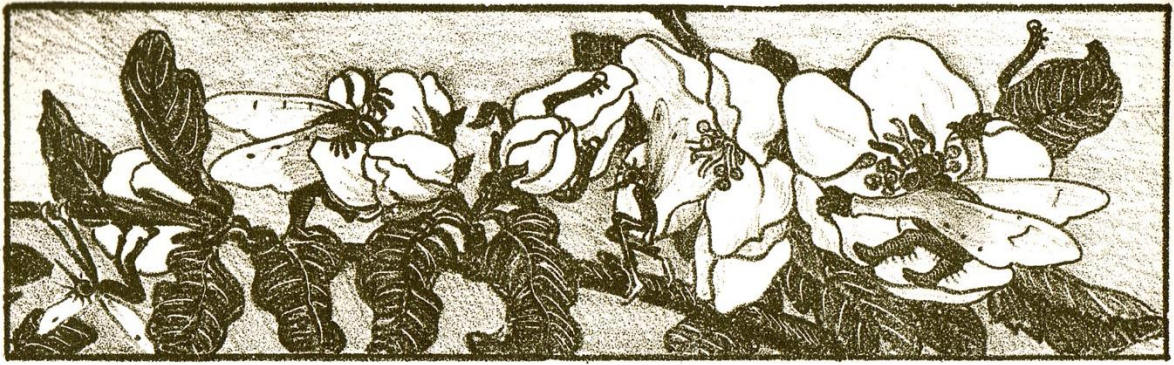
La neige des fleurs aux rameaux
A mis une blanche toilette,
Pour fêter le printemps nouveau,
Le mois de mai, pimpant, s'apprête.

Partout l'or des dents-de-lion
Emaille le vert des prairies,
Il enrichit le frais gazon,
Le talus des sentes fleuries.

Autour des mares, des étangs,
La gerbe en fleurs des renoncules
S'épanouit, cercle charmant,
Barrière frêle et minuscule.







Chenille et moustique gourmands
De l'aurore au soir sont en fête,
Jusqu'à ce qu'un oiseau, passant,
Sans crier: gare! les becquète.

Les abeilles, en grand essaim,
Butinent dans les fleurs écloses,
Puis elles portent leur butin
Là-bas, dans les ruches bien closes.

Quand arrive l'heure du soir,
Les hannetons, troupes nombreuses,
Bourdonnent et, parfois, vont choir
A l'angle des cours ténébreuses.

Et, curieux, les étourneaux
Nés hier, des dernières couvées,
Hors du nid sortent, sans chapeaux,
Leurs grosses têtes mal coiffées.





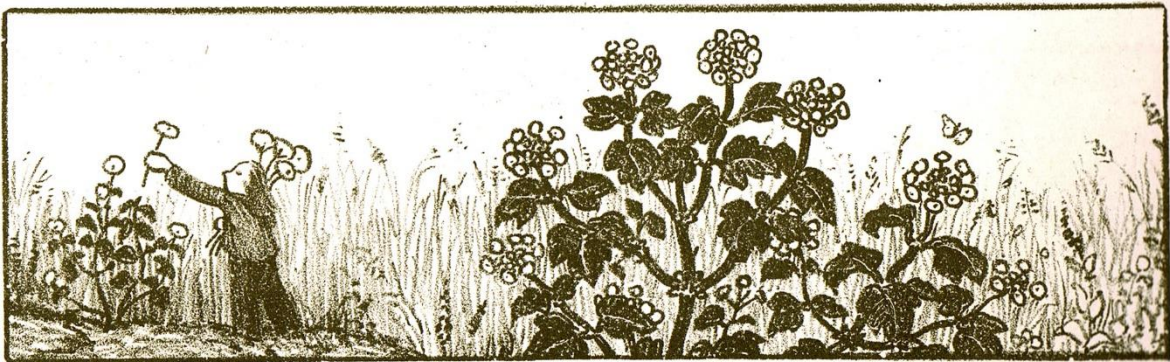
L'Été

Au frère Juin, le mois de Mai
Veut pourtant donner quelque chose,
Et, des fleurs dont il se parait,
Il laisse le sainfoin, tout rose.

Les myosotis sont fanés,
Il faut quelque chose. à leur place...
Et partout on voit, dans les prés,
Les marguerites croître en masse.

Le mois de juin, reconnaissant,
Accepte tout ce qu'on lui donne,
Sur la pelouse, maintenant,
La sauge étale sa couronne.

Puis Juin se dit: «Il faut encor
Mettre aux champs parure nouvelle:
Le trèfle lourd, à tête d'or,
Le liseron à tige frêle».





L'herbe grandit de jour en jour,
On pourrait s'y cacher sans peine...
Et des panaches de velours
Au vent mêlent leur douce haleine.

Dans la tige, comme en l'écrin,
La blanche corolle s'enchâsse,
Et les enfants, par le chemin,
Aux fruits mûrs déjà font la chasse.



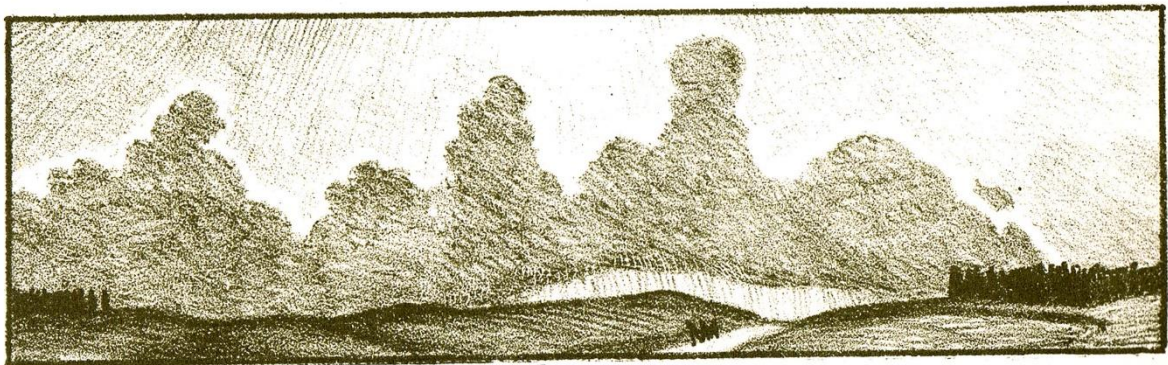


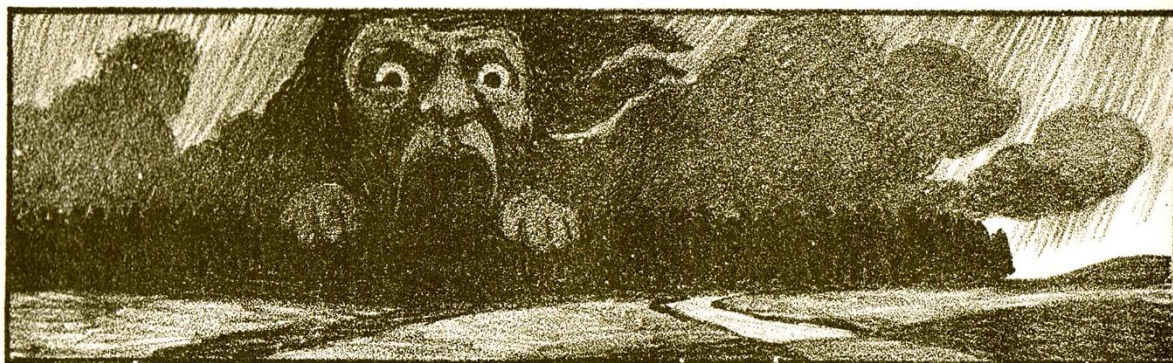
L'été brûlant met au front las,
La sueur, perlant goutte à goutte.
Et la poussière, à chaque pas,
S'élève et tombe sur la route.

De ci de là volent les taons...
Ils piquent les mains, le visage.
Les chasse-t-on?... Il en vient cent,
Peut-être, même, davantage.

Mais, tout à coup, cesse le bruit,
L'air est lourd, le grand calme oppresse...
Un orage, encore aujourd'hui,
Mettra fin à la sécheresse.

Au ciel, vois-tu, comme une tour,
S'amonceler les noirs nuages?
On entend un roulement sourd
Là-bas, sur les hauts pâturages.





Déjà, furieux, court le vent...
Pour avancer, on perd haleine...
La poussière, tourbillonnant,
S'envole où l'ouragan l'emmène.

Ciel! un éclair! et quel fracas!
Courons à la ferme prochaine.
Vite! ne nous attardons pas!
Trouver un abri, quelle aubaine!

Oh! quel bonheur! Voici l'auvent!
Dehors l'eau clapote et ruisselle;
Ecoutez les gouttes tombant
En cascade sur la margelle!

Les plus petits fossés sont pleins,
La rivière déborde, même:
On trébuche, par les chemins,
Aux pierres que le ruisseau sème.

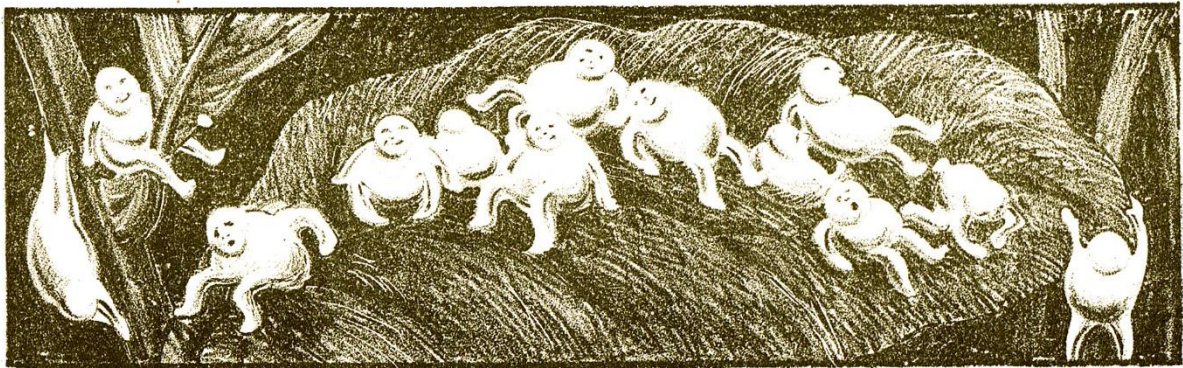




Mais le ciel s'éclaircit bientôt:
Les flaques d'eau, dans la campagne,
S'égouttent; le temps devient beau,
La tempête, là-bas, s'éloigne.

Comme l'arche d'un pont géant,
L'arc-en-ciel, au nuage sombre
Met le bleu, le rouge éclatant,
L'orange clair, vainqueur de l'ombre.

Il tonne encor, mais sourdement,
Au bon soleil, dans la prairie,
Les gouttes d'eau, vrais diamants,
Brillent en l'herbe rafraîchie.







Depuis longtemps, la grange est pleine
De fourrage sec, odorant,
Et des épis la lourde graine
Donne le pain au paysan,
Par les chaumes secs de la plaine
Les sauterelles vont gaîment.

Dans les champs dépouillés, s'incline
Au vent la touffe des pavots,
Fils du bel été qui décline.
Le colchique ouvrira bientôt,
Discrètement, sa cape fine,
L'automne arrive lent et beau.





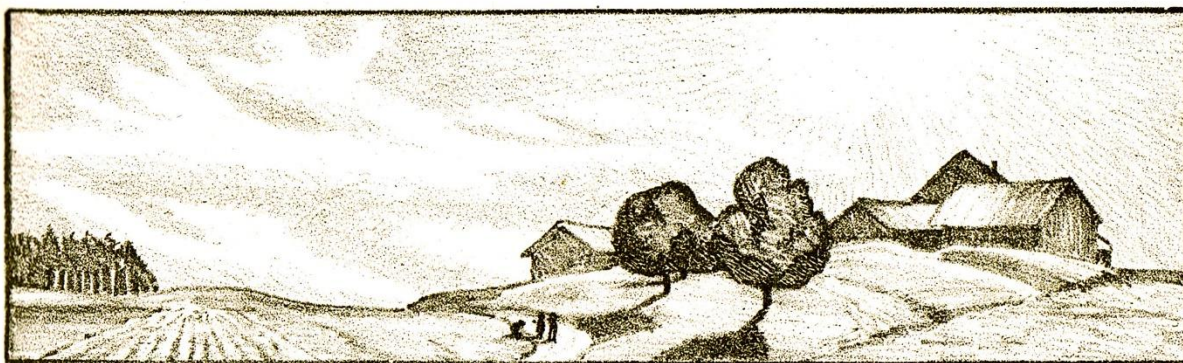
L'Automne.

Voyez : le soleil, chaque jour,
Au ciel trace un cercle plus court,
La nuit, qui grandit, devient sombre,
Et le soir fraîchit avec l'ombre.

Le brouillard cache le soleil,
Quand il paraît à son éveil,
Jusqu'à midi, triste, il se traîne,
Endeuillant les prés et la plaine.

Les arbres sont des spectres gris...
Aux maisons, on ne voit point d'huis,
Et, du passant, la silhouette
A l'œil se dessine, imparfaite.



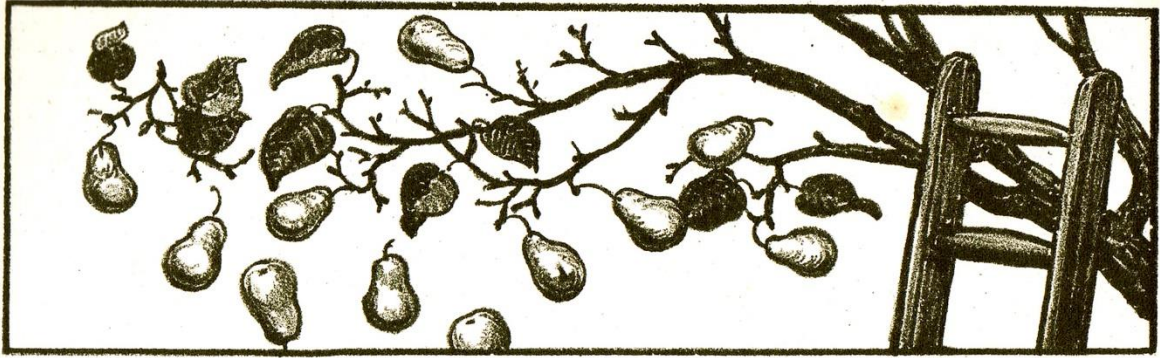


On entend un bruit de grelots . . .
Le cheval arrive au galop . . .
Les sabots frappent, le char grince,
Le fouet claque, vif, souple et mince.

Bientôt, le ciel redevient clair
Et le soleil attiédit l'air,
Dans l'azur, rempli de lumière,
Disparaît la brume légère.

Quel plaisir d'errer par les bois,
Où l'on dénichera parfois,
Le mûron juteux, la noisette . . .
De quoi faire une ample cueillette.



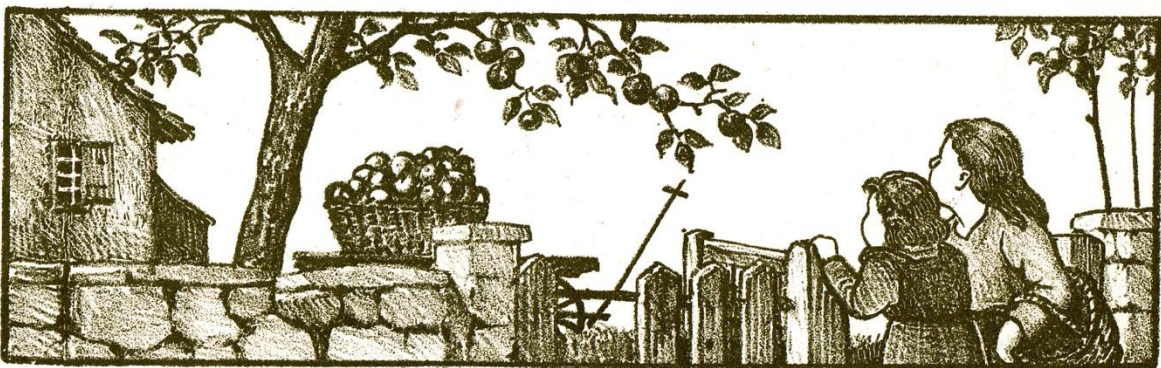


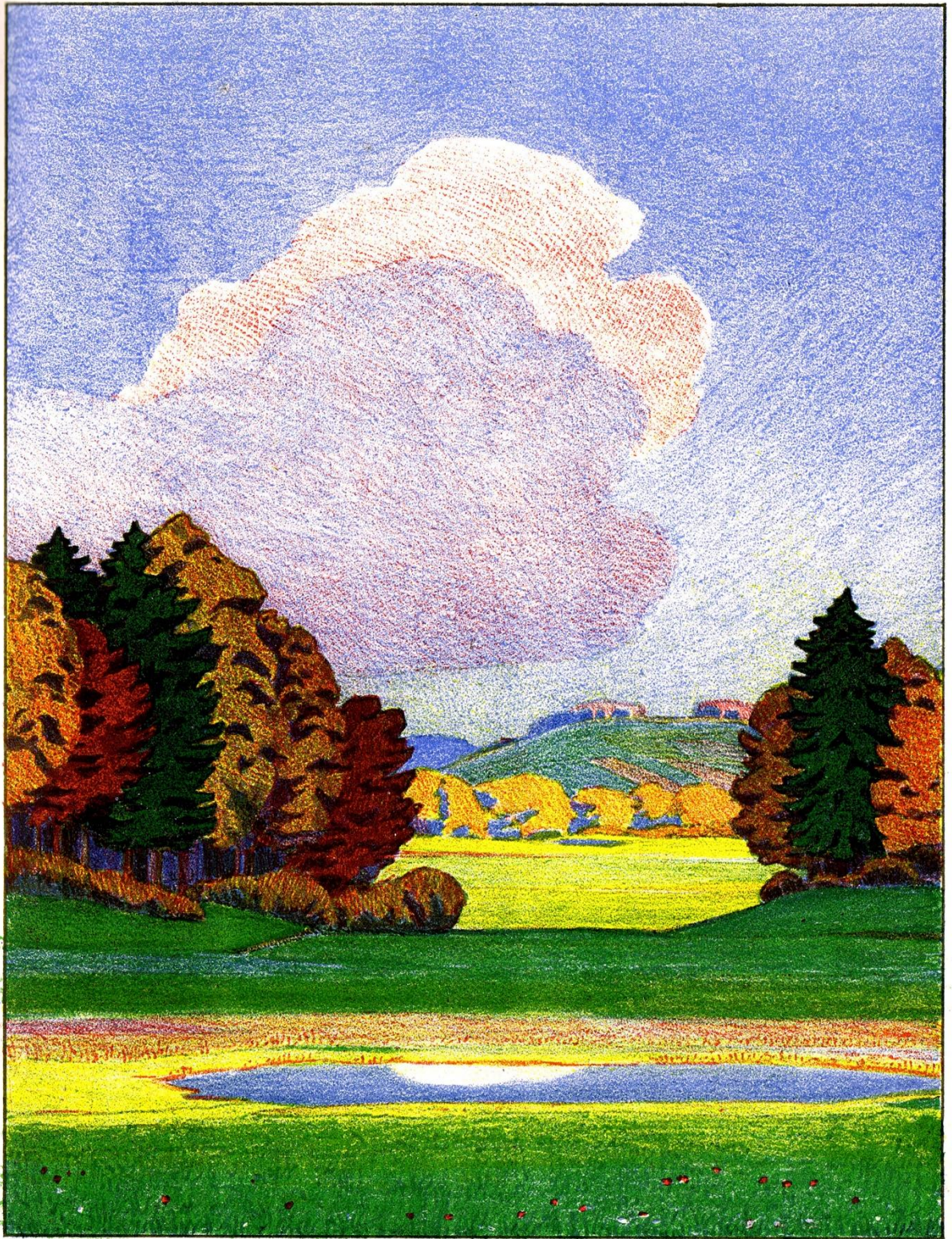
Aux vignes, les raisins sont doux,
Les poires s'allongent au bout
Du rameau frêle, qui se casse,
Les pommes rougissent en masse

Avec des sacs, le paysan
Récoltera, dès maintenant,
Aux troncs, il adosse l'échelle:
«Papepop!» le fruit s'amoncelle!

Les pommes rouges du verger
Sur l'herbe tendre vont tomber.
On laisse celles qui sont vertes,
Brunes de rouille ou bien ouvertes.

Enfants! là-bas, sur le chemin,
Ouvrez la porte du jardin.
Venez! Entrez! pour qu'on vous donne,
A chacun, une belle pomme!





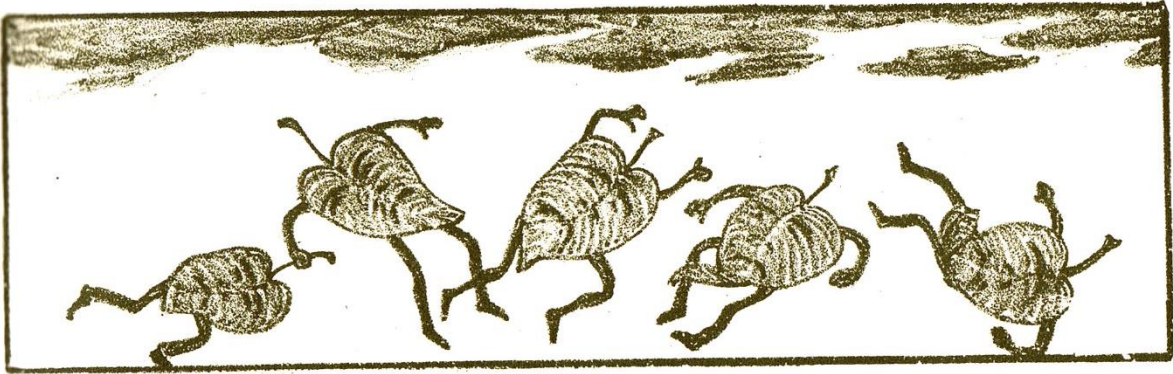


La forêt, en vêtement d'or,
A déjà sa pourpre couronne.
Admirons! Il est temps encor,
Car bientôt finira l'automne!

L'hiver détachera la feuille
Qui va tomber, triste moisson,
Sèche et morte, sans qu'on la cueille,
Sur la mousse et sur le gazon.

Des enfants, la troupe joyeuse,
Bruyante, court par les chemins,
Et pour jouer, insoucieuse,
Prend les feuilles à pleines mains.





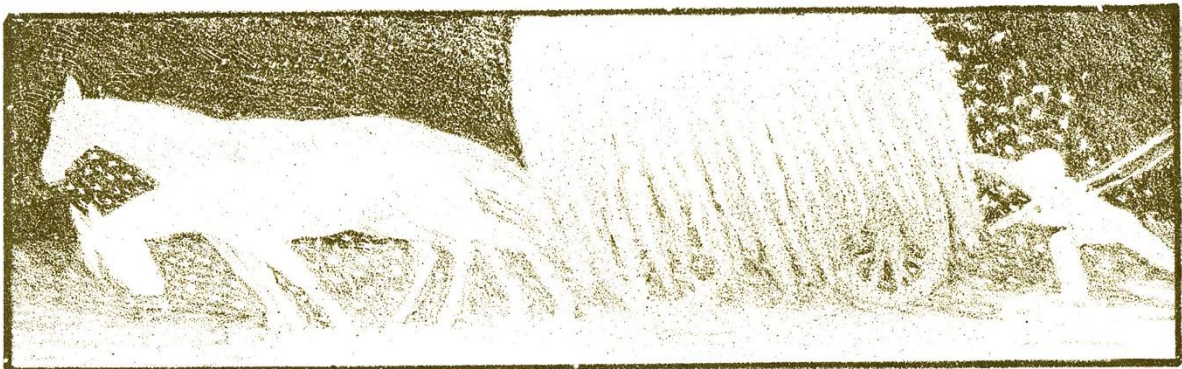
Au ciel, les nuages moroses
Sont chassés par un vent plus froid,
L'été, les chansons et les roses
Ici-bas cessent une fois.

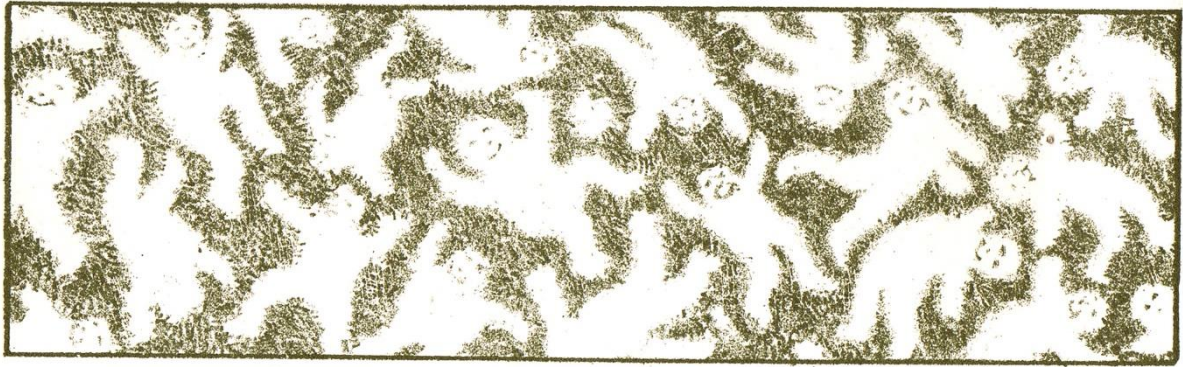
Chaque jour souffle la tempête...
Et les dernières frondaisons
Tombent, dans la forêt muette,
Laisant à nu, rameaux, buissons.

La neige à la pluie se mêle,
Détrempant les bois et les champs.
«Pourquoi venir? Nul ne t'appelle...
Hiver! tu vas durer longtemps!»

Pourtant, aujourd'hui, l'éclaircie
Souvre, dans le ciel apaisé,
Le soleil chauffe la prairie,
On pourrait se croire en été.

Mais bientôt l'hiver recommence...
Il tiendra bon, jusqu'au printemps,
Neige et verglas entrent en danse...
Comme il fait froid! Quel vilain temps!



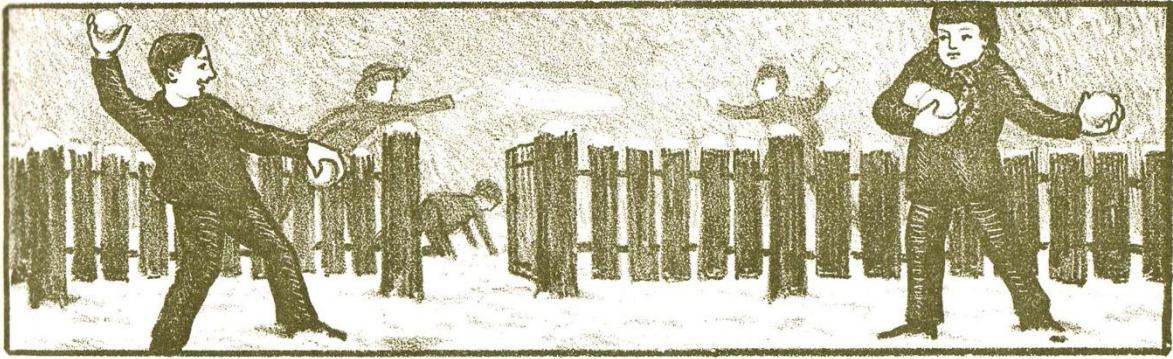


L'Hiver.

Il y a quelques jours à peine,
Le soleil brillait, radieux,
Mais, aujourd'hui, triste est la plaine,
Glacé le vent, sombres les cieux.

On sent que la neige s'approche...
Impatients, tous les bambins
Attendent, la main dans la poche,
De sortir luges et patins.

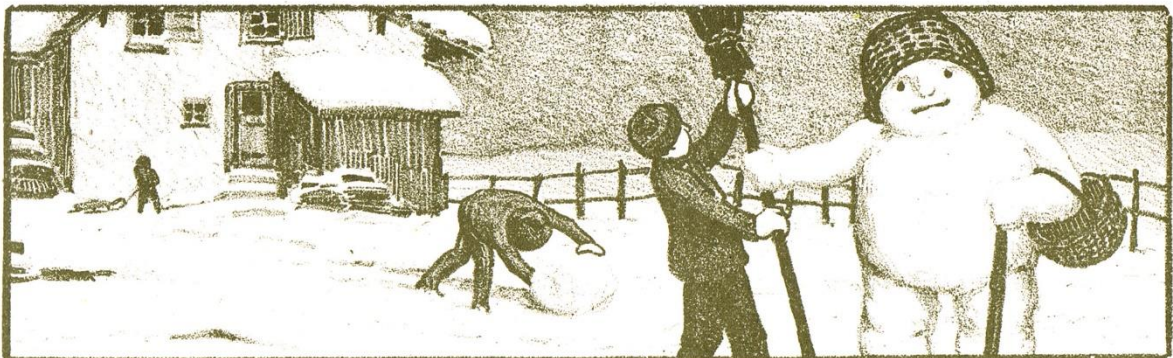




Les flocons de neige légère
Hésitent encore à tomber ;
Puis, serrés, ils couvrent la terre,
Le toit, les arbres du verger.

Dehors, le jeu partout commence ;
De ci, de là vont, se croisant,
Les boules de neige qu'on lance
Ou que l'on reçoit en jouant.

Quand ils sont las de cette guerre,
Nombreux se joignent les garçons,
Qui font en neige, à leur manière,
Un homme, devant la maison.



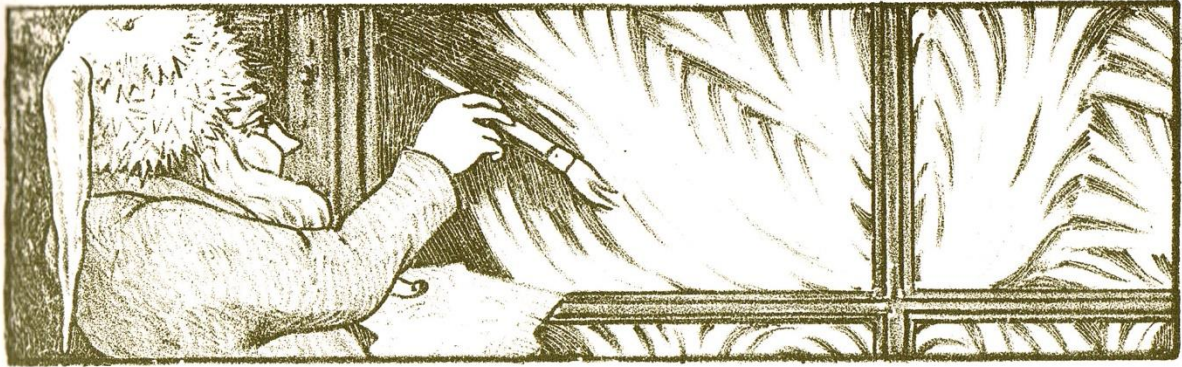


Toute la forêt semble en fête...
Les sapins ont mis leurs gants blancs.
«Pour qui te pares-tu, coquette?
Et pourquoi tous ces ornements?»

Partout des pas, sous la ramée...
«Qu'avez-vous cherché dans les bois,
Lièvres, chevreuils, troupe pressée?
Pourquoi ces courses, ces émois?»

Entrons sans bruit dans l'ombre épaisse...
Et nous saurons bientôt comment
La forêt protège, et s'abaisse
Sur l'animal sans gîte, errant.





Le brouillard triste se promène,
Il traverse les vêtements,
Souvent tout le jour il se traîne...
Demeurez au logis, enfants!

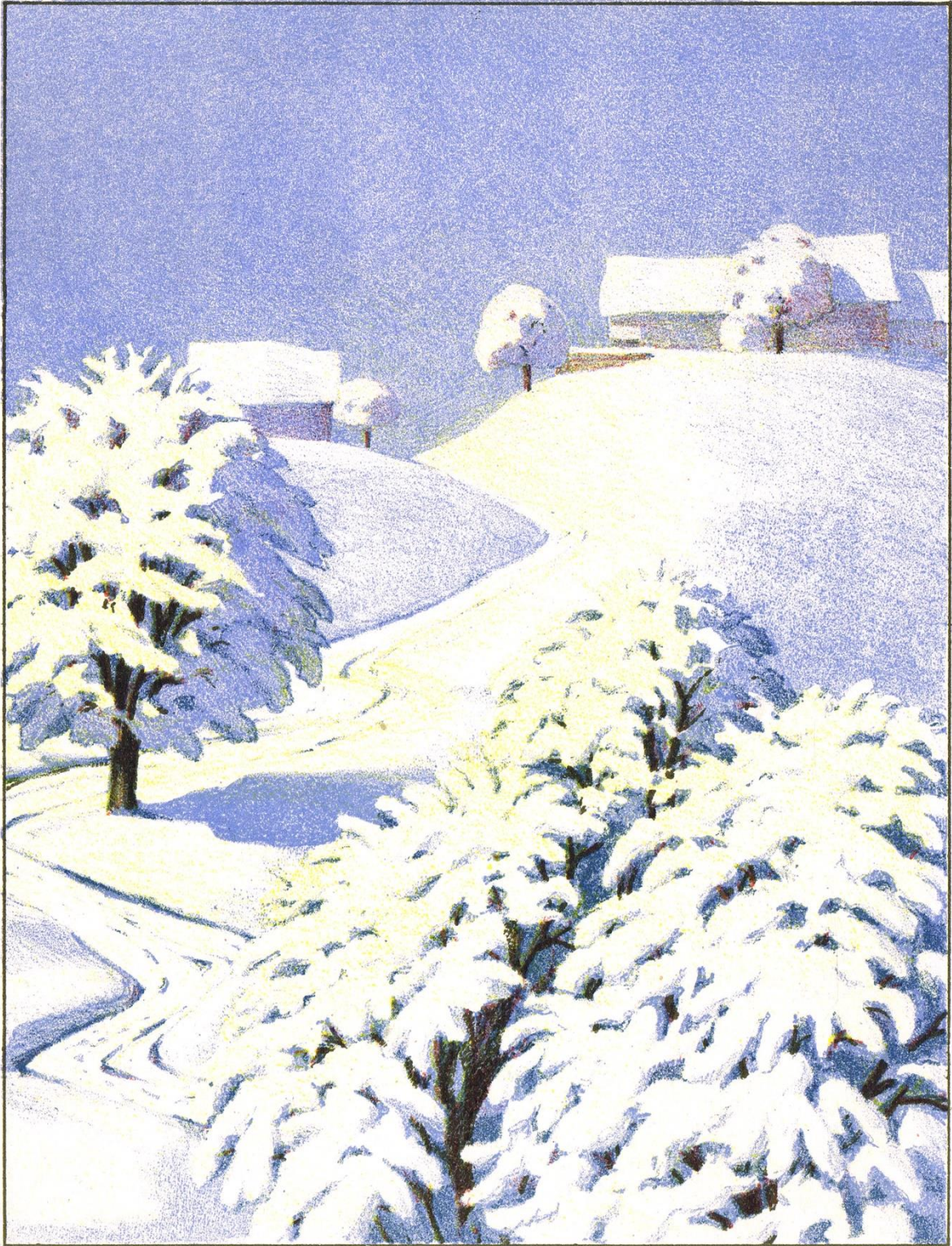
Le froid règne en maître sévère,
La neige crie à chaque pas,
Étangs, ruisseaux et source claire
Depuis longtemps ne chantent pas.

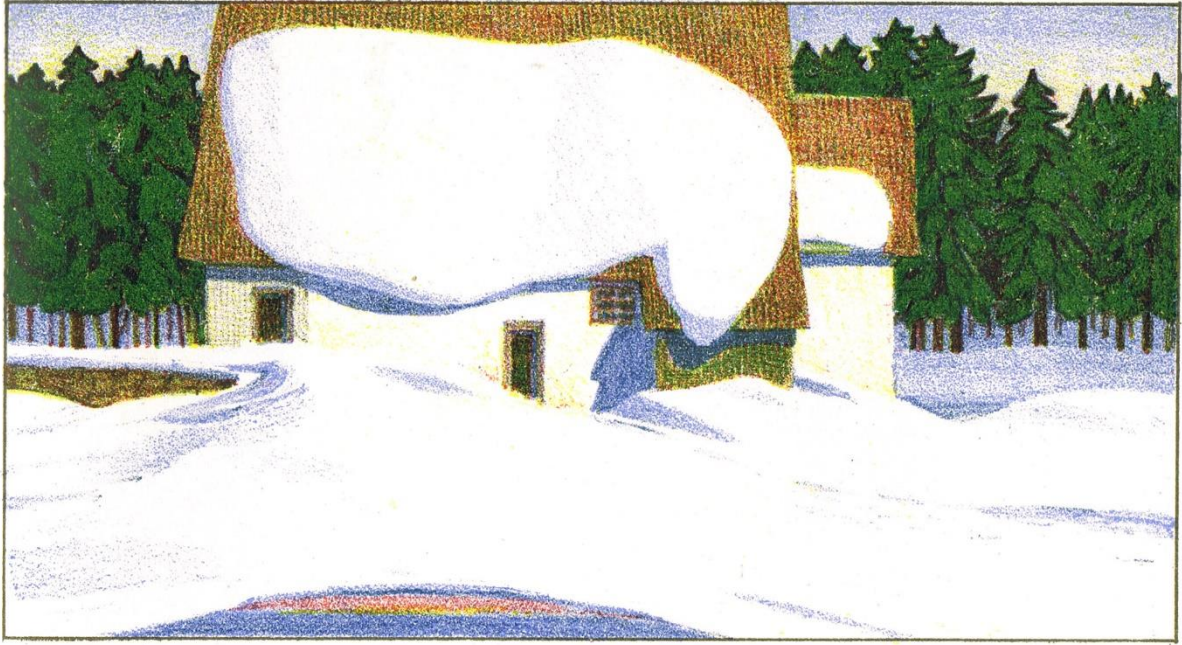
Sous le givre plie la branche,
Chaque brindille en a sa part,
Et même la haie se penche,
Quand le vent souffle, par hasard.

Au jardin, si les fleurs sont mortes,
L'hiver nous en sème à foison,
Géantes et splendides sortes,
Aux fenêtres de la maison.

Le brouillard, léger comme un rêve,
Disparaît tout à coup, sans bruit,
Et le soleil, pâle, se lève...
Tout s'éclaire, tout éblouit!

Sous le baiser de la lumière,
Neige et givre lancent des feux,
Ah! qui dira par quel mystère
Ils deviennent si merveilleux?





Mais, à demeurer immobile,
La neige s'ennuie, à la fin,
Elle voudrait, d'un bond agile,
Sauter au ruisseau du ravin.

Du vieux toit elle dégringole
Et, pour courir plus aisément,
Elle se fond, dans la rigole,
Puis, vers le fleuve elle descend.

Déjà la mésange joyeuse
Entonne son léger: «Zi, Zi!»
Et chasse, vive, insoucieuse
Le printemps accourt! . . . Le voici! . . .



